



Cent dessins

Victor Hugo

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LE MARIAGE DE ROLAND

Sire Roland et sire Olivier luttent depuis cinq jours. Tout à coup, Olivier dit:

— Roland, nous n'en finirons point Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing, Nous lutterons ainsi que lions et panthères. Ne. vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères? Ecoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc, Epouse-la.

— Pnrdicu ! je veux bien, dit Roland. Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude! — C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

Zii Légende des Siècles (p. 56).

-î. LA LÉGENDE DES SIECLES ^

FREMIET

Tiphaine, le cruel chevalier, malgré Us prières de tous, a massacré Jacques, lord d'Aigus, un jeune homme, presque un enfnt. qui l'avait provoqué en champ clos et qui s'était enfui. Au moment où il se glorifiait de so:i odieux l'oclsît, l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque se mit à le frapper à coups de bec :

Il lui creva les yeux, il lui broya les dents;

Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents

Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible.

Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

La Légende du Siècles (p. 112).

APRÈS LA BATAILLE

C'est un épisode de la guerre d'Espagne dont le père de Victor Kugo est le héros. Un blessé, qu'un housard français tente de secourir sur les ordres du général Hugo, loin d'être gagné par cet acte de bonté,

Saisit un pistolet qu'il étreignait encore.

Et vise au front mon père en criant : Caraniba !

Le coup passa si près que le chapeau tomba

Et que le cheval tit un écart en arrière.

— Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.

II! Légende des Siècles (p. 528).

L'ANNEE TERRIBLE

VIERGE

L'ENFANT MALADE fi" J'entreprends de conter l'année épouvantable », écrivait Hugo au début de son livre L'Année terrible. Puis, il hésite, tant le récit en est navrant, mais il continue :

...L'histoire en a besoin.

Ce siècle est à la barre et je suis son témoin. Cette œuvre, qui contient ses plus hautes aspirations, n'est pas désespérée. Il pleure nos désastres mais il a des cris d'espoir, et sa confiance en l'avenir est inébranlable. Il conte les misères du siècle, sans oublier les enfants, sans oublier Jeanne, sa Jeanne, qui souffre de privations... Je croirai qu'en ce monde, où le suaire au linge

Parfois peut confiner.

Vous venez pour partir et que vous êtes l'ange

Chargé de m'enimener. V Année terrible (p. 27).

LA COLONNE VENDOME

Peuple, ils sont deux. Broyant tes splendeurs étouffées,

Chacun ôte à ta gloire un de ces deux trophées ;

Nous vivons dans des temps sinistres et nouveaux,

Et de ces deux pouvoirs étrangement rivaux

Par qui le marteau frappe et l'obus tourbillonne.

L'un prend l'Arc de triomphe et l'autre la Colonne !

i>"Zuyvi-

V Année terrible (p. 65).

ANZIN

— Nous avons demandé, ne croyant pas déplaire, Un peu moins de travail, un peu plus de salaire.

— Et l'on vous a donné, quoi? — Des coups de fusil. Je m'en souviens, le maître a froncé le sourcil,

Mon père est mort frappé d'une balle. — Et ta mère?

— Folle. — Et tu n'as plus rien? — Si. J'ai mon petit frère, Il est infirme, il faut qu'il vive ; de façon

Que j'ai mendié, mais on m'a mise en prison. Je ne sais pas les lois, mais on me les applique.

La Années funestts (p. ^y).

LES CHATIMENTS

EMILE BAYARD

Les Chiitiinents lurent pendant longtemps l'œuvre de Victor Hugo la plus célèbre. Ce livre fut publié à Jersey en 185;. Partout traqué, poursuivi, il fut bientôt dans toutes les mains et dans toutes les mémoires. Pas de réunion où quelqu'un n'en récitât des fragments, des morceaux entiers, c'était le leit-motiv des conversations littéraires. Les éditeurs, les libraires, ne se préoccupaient pas, du reste, de l'auteur. Chacun en publiait une édition à sa guise sans le rétribuer. Ce chien, ce proscrit n'avait rien à y voir. On s'enrichissait de son labeur, et puis après, qu'il y vienne voir!

De fait, il eût été bien mal venu de se plaindre; les luges n'eussent fait qu'en rire. Quand on disait à Victor Hugo que rien ne pouvait empêcher son livre de se répandre, il était heureux. Et de lait, c'était avec malice que les voyageurs faisaient passer ce petit volume .à la frontière. Chacun s'ingéniait à le dissimuler aux regards des douaniers, qui, eux, fouillaient partout, allant jusqu'à faire déshabiller les passagers et passagères. — Ce livre qui prédisait l'avenir était l'effroi de Napoléon III.

Ce serait une erreur de croire que ces choses

Finiront par des chants et djs apothéoses.

Z.'i CJiâliment^ {p. 96).

LES CHATIIVIENTS

SOUVENIR DE LA NUIT DU

Victor Hugo rjconte ici qu'il avait vu un pauvre petit enfant frappé de deu.x balles dans la tête. Aidé de quelques compagnons il déshabille le pauvre être devant la vielle grand'mère que cet'; mort laisse seule, et il ajoute :

Vous ne compreniez point, mère, la politi.^ue.

Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique.

Est pauvre, et même prince: il aime les palais'

Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets.

De l'argent pour son jeu. si table, son alcôve.

Ses chasses, par la même occasion il sauve

La famille. TEolise et la société:

Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été.

Où viendront l'adorer les préfets et les maires.

C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères.

De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps.

Cousent dans le linceul des enfants de sept ans !

Les Chjtinjeuts (p. 17).

HENRI PILLE

LA FIANCEE DU TIMBaLIE

Lc:> O./c-s it niilhides est le livre de jeune; se de l'auteur, le premier succès de Vicior Hugo. Succès rdeiitissani : c'est ^ue, ea vérité, cetie œuvre était un réel événement dnns Us lettres, une forme nouvelle. On n"y trouve plus les apostrophes, la déclamation, ces figures véhémentes et outrées, si prodiguées à cette époque et avec tant de cf mplaisnnce, dans l'ode Hugo cherche le mouvement par les idées et, tout en se montrant déjà peintre merveilleux, sa langue ai colorée reste simple, sobre, serrée, austère, même.

Elle dit. et sa vue errante Plonge, liélas! dans les rangs pressés; Puis dans la foule indifférente.

Elle tomba, froide et mourante.

Les timbalièRS étaient passes...

Odes et BiiU.i.ie^ (p. 9^).

ODCS C^ BALLADES

LA RONDE DU SABBAT

Dans les Ballades de Victor Hugo, iiou5 sommes en plein romantisme, et, bientôt, nous verrons tous les jeunes artistes — et quels artistes ! — les Delacroix, les Deveria, les Nanleuil, lei Boulanger, les Johannot, rivaliser avec lui dans le fantastique.

Sorti des tombeaux

Que dans chaque stalle

Un faux moine étale

La robe fatale

Qiii brûle ses os.

Et qu'un noir lévite Attache bien vite l.a flamme nia;;dite Aux sacrés flambeaux!

C^es et BaUa : 'es (p. loo'.

LES CHANTS DU CREPUSCULE

VICTOR HUGO

Les Cluuts du Crt'puscuU ! Pourquoi ce titi'3 ? Le poète répond lui-même : par>:e qu'alors, dans les idées, dans les choses, dans la société comme dans l'individu, tout était à l'état du crépuscule : parce que tout s'agitait confusément, à ce moment du siècle où un foiit d'interiogation se dressait à la lin de tout.

Victor Hugo a dessiné pour ce volume ce frontispice réellement merveilleux, qui pourrait être signé Corot ou Daubigny. Voici les vers qui le motivent :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs. Dans les hauteurs
du ciel et dans le cœur des hommes Les ténèbres partout se
mêlent aux lueutJ.

Les C ants du Cr.'pincule (p. i).

__» Il «.-

-ft LES Chants du crépuscule»— ROCHEGROSSE

CANARIS

Voici les vers qu'il dédiait à Canaris, dont le nom faisait battre toutes les jeunes poitrines, lors de la dernière guerre des Grecs contre les Turcs. Q^uel poème il eût écrit sur Kriiger, s'il eût vu, à

Paris, ce beau vieillard acclamé après sa noble défaite au Transvaal ! Il aimait les héros, en étant un lui-même.

Peut-être en ce moment quelque femme de Grèce,

Dont un bandeau païen serre la noire tresse,

Mère féconde ou fille avec de vieux parents

Tourne sur toi ses yeux fixes et transparents.

Se souvient de Psara, de Chio, de Nauplie,

Et de toute la mer de Canaris remplie

Et, t'admirant de loin comme on admire un roi,

Sans oser te parler, passe en priant pour toi !

LesClîLintstiu CrJf>itscu/e fp. 171.

RIOU

Dans les Voix Intérieures le grand poète a flagellé le mauvais riche, qui ne vit que pour l'or, sans joie, sans amour, sans pensées, sans foi...

Une des pièces les plus remarquables de ce recueil est celle où il suppose, avec sa puissance d'évocation habituelle, l'Arc de Triomphe, à la fin des siècles, ruine colossale et superbe. Et il la termine par un souvenir à son père, le vieux général de l'Empire, dont le nom n'y figure pas...

Quand ma pensée ainsi, vieillissant ton attique. Te fait de l'avenir un passé magnifique. Alors, sous ta grandeur je me courbe effrayé. J'admire, et ils pieux, passant que l'art anime» Je ne regrette rien devant ton mur sublime Que Phidias absent et mon père oublié !

Les Voix Intérieures (p. i'').

REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE

Victor Hugo regarde, à travers la lucarne d'une mansarde, une jeune fille du peuple, une ouvrière, dont le mouchoir est pudiquement noué, dont le regard est timide ; il lui conseille d'être gaie, laborieuse, et trace d'elle ce portrait délicat :

Sur son beau col, empreint de virginité pure, Point d'altière dentelle ou de riche guipure. Mais un simple mouchoir noué pudiquement. Pas de perle à son front, mais aussi pas de ride, Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide. Où brille le regard que sert le diamant?

Les Rjyoiis et l.s Ombres (p. 13).

-^ LES VOIX INTtRiEURtS

ADRIEN MARIE

Enfants I Oh! revenez! Tout à l'heure, imprudent, Je vous ai, de ma chambre, exilés en grondant, Rauque et tout hérissé de piro!e5 moroses. Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses?

Voix Intérieures (p. ag).

LA FÊTE CHEZ THERESE

La chose fut exquise et fort bien ordoocée.

Cette belle Thérèse, aux yeux de diamant, Nous avait conviés dans son jardin charmant.

Pour la pièce, elle était fort bonne quoiqu'ancienne. C'était, noncialauiment assis sur l'avant-scène, Pierrot qui haranguait, dans un grave entretien, Un singe timbalier à cheval sur un chien.

Lei Contemplations (p. i6)

ALBERT MAIGNAN

LE REVENANT Dans les Coi!templiitioiis,\ic\ov Hugo raconte vingt-cinq années de sa vie. Il décrit son âme et ausii ses douleuri et ses joies, ses jeunes amours du jardin des Feuillantines; puis il pleure la fille qu'il a perdue... C'est à ce moment qu'il écrivit cette merveille qu'est le Reveiiiiint. Une jeune mère perd un enfant qu'elle adore. Longtemps le cœur meurtri elle n'a plus de joie au monde, lorsqu'elle se sent mère une seconde fois. D'abord elle se révolte : " Que veut cet étranger? » Puis, lorsque l'enfant est venu :

— O doux niir.iclel O mère au bonheur revenue.' Elle entendit, avec une voix bien connue. Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras. Et tout bas murmurer ; » C'est moi. Ne le dis pas. »

Les Contemplations ("p. 47).

VICTOR HUGO ET SES PETITS-ENFANTS

Jusqu'à Victor Hugo, l'enfant n'avait jamais eu son poète, tous semblaient le dédaigner. Victor Hugo lui a élevé un temple ; il a chanté les petits comme il a chanté tous les faibles. C'est aux mères qu'il s'adresse, c'est à leur coeur qu'il parle, certains qu'elles le comprendront. Oh ! l'admirable chînson d'amour paternel qu'est ce livre d'un grand-père!

En me voyant si pej redoutable aux enfants Et si rêveur devant les marmots triumph.ints, Les hommes sérieux froncent leurs sourcils mornes. Un grand-père échappé passant toutes la bornes, C'est moi...

L'Art ti cire arand-ière.

-- LES FEUILLES D'AUTOMNE r-

ADRIEN MARIE

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille

Fait briller tous les yeux, Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être, Se dérident soudain à voir l'enfant paraître.

Innocent et joyeux.

Feuilles d'Automne (p. i).

L'ORIENT

Le'? Orientales de Victor Hugo ont mis l'Orient à la mode. Les Orientalistes ne manquaient pas, certes, et beaucoup de peintres faisaient de l'Orient en chambre. Mais, après ce beau livre, on voulut voir ce que chantait le poète, ce qu'il avait rêvé... Et, bientôt, Marihlat et Decamps partirent. On sait les belles œuvres qu'ils rapportèrent des pays du soleil, mais elles n'étaient ni plus lumineuses ni plus vraies que celles du jeune poète.

Oh! laissez-moi! c'est l'heure où l'horizon qui (ume Cache un front inégal sous un cercle de bruie, L'heure où l'astre géant rougit et disparaît. Le grand bois jaunissant dore seul la colline. On dirait qu'en ces jours où l'automne décline Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt...

Lis Orienlahs (p. 43).

TOUTE LA LYREI

Vv^ILLETTE

Je pris un air profond et je lui dis : — Minette, Unissons nos destins. Je demande ta main. — Elle me répondit par cette picquette : — Gamin!

Tonte la Lyre I (p. 127).

TOUTE H LYREI

JEUNESSE

La Chanson des Rues d des Bois est, comme l'indique son titre charmant, la chanson des midis et du parfum des fleurs. Il s'en dégage une douce philosophie. On y chante le plaisir, mais il reste entendu que le plaisir ne doit avoir qu'un temps et que le devoir reprendra bientôt la grande place dans la vie. Mais, en attendant, le poète a vingt ans, et ses duos d'amoureux sont exquis de fraîcheur et de belle jeunesse.

Elle disait cent autres choses, Et sa douce main me battait.

O mois de juin ! ravons et roses !

L'azur chante et l'ombre se ta't.

J'essuvai, sans trop lui déplaire, Tout en la laissant m'acciiser,
.\vec des fleurs sa main colère.

Et sa bouche avec un baiser.

Zrj Chanso i des Rues et des Bois (p. 8).

-» LA FIN DI SATAM r-

JEAN-PAUL LAURENS

Depuis quatre mille ans il tombait dans Tabime.

Il n'avait pas encore pu saisir unevcime.

Ni lever une fois son front""démésuré.

Il s'enfonçait dans l'ombre -et la brume, effaré.

Seul, et, derrière lui. dans les nuits éternelles.

Tombaient plus lentement les plumes de ses ailes.

La Fin de Satan (p. 5).

LA FIN DE S«iAN

ROCHEGROSSE

NEMROD

Et l'esquif monstrueux se ruait dans l'espace.

Les noirs oiseaux volaient, ouvrant leur bec rapace.

Les invisibles yeux qui sont dans l'ombre épars

Et dans le vague azur s'ouvrent de toutes parts,

Stupéfaits, regardaient la sinistre figure;

Et le char vision, tout baigné de vapeur,

Montait...

Lu Fin lie SataJi (p. 15).

Roman

LES Misérables

I.rs Misérables, roman gigantesque, dont l'apparition fut un événement dans le monde entier. Il parut le même jour à Paris, Bruxelles, Leipzig, Londres, Milan, Madrid, Rotterdam, Vienne, Rio-de-Janeiro. Livre qu'on ne peut se lasser de relire, livre de chevet que l'on prend et reprend avec un plaisir toujours nou-

veau, œuvre de pitié pour les faibles, pour les écrasés du destin, d'encouragement pour les vaincus de la vie. C'est la Bible de l'Humanité, c'est toute la philosophie humaine orientée vers le pardon.

Nous voyons ici Jean Valjean, le forçat libéré, mais que le mépris et la haine poursuivent toujours, lui refusant tout gîte, se rendre encore coupable d'un vol, — le dernier qu'il commettra : il vole les chandeliers d'argent de l'évêque Myriel, qui l'a hospitalisé et reçu à sa table.

Les Misirahles (p. 108, vol. i).

LES MISERABLES

A, DE NEUVILLE

Fantine, chassée de la fabrique de M. Madeleine à la suite de la malveillance générale du vil'age qui a appris qu'elle a un enfant, se livre aux pires sacrifices, pour élever cet enfant; elle est arrêtée un soir par l'inspecteur Javert, qui l'accuse faussement d'avoir provoqué un scandale dans un café.

Ln Miàc-rcih.e^ (p. 160. vol. i).

LES MISERABLES

Jean Valjean, devenu riche sous le nom de M. Madeleine, répand le bien autour de lui et n'a plus d'autre ennemi que Javert, l'inspecteur de police, qui soupçonne toujours son identité.

Les Misérables (p. 277. vol. i).

LES trilSERABLES

EMILE BAYARD

SCOTT

Poursuite, la nuit, de Jean X'aljean, emmenant Cosette, par Javert et ses hommes.

Le- Mi'-èrahï's fp i**i. vol. 2V.

LES MISERABLES

A. DE NEUVILLE

Javei't à la poursuite de Jean Valjean et de Cosette.

Les Misérables (p. 217, vol. ai

Pour sortir du couvent de Picpus où il a réussi à se réfugier et dont le vieux jardinier est un ancien ami à lui, Jean Valjean se fait mettre dans le cercueil vide qui est censé emporter une des religieuses qui, selon r«sage, est enterrée secrètement dans la chapelle du couvent. Le vieux jardinier, qui a aidé à sa sortie, après l'avoir cru mort par suite d'un retard forcé dans l'ouverture du cercueil, vient enfin le délivrer.

Les Misérables (p. 12S, vol. ;*.

LES MISERABLES

FRONTISPICE ALLÉGORIQUE

Les Misèrahlrs (p. 5, vol- i).

LES MISERABLES

E. BAYARD

Gavroche, type immortel du gamin de Paris, plein de gaieté, de malice, de courage et d'endurance, de bonie aussi.

Les Mi érables (p. 25, vol. 3).

-» LES MISERABLES r-

A. DE NEUVILLE

Eponine, la fille aînée des Thénardier, les aubergistes de Montfermeil venus à Paris, apporte au jeune Marius, qu'elle aime en secret, une lettre importante.

Les Misérables (p. soi, vol. 3).

-^ l.ES MISi^RABLES

EMILE BAYARD

Les amourb de M.inus et de Cosette, la fille de Fantine devenue grande. La Révolution dans la rue.

Les Misérafilis (p >. vol. 4I.

LES MISERABLES

E. BAYARD

Jean Vaijean refuse à Cosette, mariée, de venir habiter chez elle. Cosette ne sait rien du passe de son père adoptif, mais son mari. Marins, le connaît aujourd'hui... Jean Vaijean n'imposera pas au jeune couple la présence d'un ancien forçat...

Les MisénibUi (p. 2^y, vol. 5).

LES MISERABLE.S

A. DE NEUVILLE

LOUIS XI A LA BASTILLE

Notre-Dame de Paris eût suffi à immortaliser le nom de Victor Hugo. Nous ne pouvons ici analyser l'œuvre co'ossale qui est connue du monde entier Cette restitution lumineuse du moyen âge, qui est la vie même du xv' siècle, c'est en historien, en érudit, autant qu'en poète, que Victor Hugo l'a retracée, s'appliquant à faire revivre le peuple parisien de cette épnque, écoliers, truands, alchimistes, poètes, marchands, magistrats. C'est avec amour qu'il nous promène dans les ruelles qui entouraient le Palais de Justice et qu'il nous mêle au fourmillement des bandits, nous initiant à leur langue oubliée, si pittoresque.

Lorsqu'on a lu ce chef-d'œuvre, on croit que l'on a vécu au temps de Louis XI, tant les personnages du roman vous sont devenus familiers, tant les décors vous ont frappé, tant la magie du style vous a conquis, tant la vraisemblance des caractères et l'abondance des détails vous ont convaincu de la réalité du récit.

-rf r,

LA ESMERALDA

« Tandis qu'elle dansait ainsi, au bourdonnement du tambour de basque que ses deux bras "- ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe, avec son " corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait, avec ses épaules nues, ses jambes fines que " -a jup^ découvrait par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle " <="e=l"Jre. » Nolrc-nnc de Paris (p 86).

TONY JOHANNOT

Interrogatoire l'e la Esmeralda, après sa mise à la torture, sur son meurtre supposé de Piicebus de Châteaupers.

«c Elle n'avait pas calculé ses forces en affrontant la question. Pauvre enfant, dont la vie «jusqu'alors avait été si joyeuse, si suave, si douce, la première douleur l'avait vaincue ! »

Noln-Datr.c de Paris (p. 104).

NOTRE-DAM'£ EN

« Trois choses impoi-taites manquent aujourd'hui à cette façade : d'abord le degré de onze marches qui l'exhaussait jadis au-dessus du sol ; ensuite la série inférieure de statues qui occupait les niches des trois portails, et la série supérieure des vingt-huit plus anciens rois de France, qui garnissait la galerie du premier étage,

à partir de Ch Idcbert jusqu'à Philippe-Auguste, tenant en main
II « pomme impériale. »

Noîre-DjDu iii Pjris fp, i^6j.

NOTRE-DAIVIE DE PAR. S

« Cependant, arrès quelques minutes de triomphe, Q^uasimodo
s'était brusquement enfoncé dans l'église avec son fardeau. *

Notre-D:i»ie de Paris (p. 149).

- = ♦ N37RE-DAmE Dt PARIS « -

CHIFFLART

L'attaque de Nolre-Danic par les Truands, pour délivrer la Es-
meralda. (luasimodo répand sur eux de l'huile bouillante.

Kolie Dame de Pars (p. îjo).

GILBERT

Quatre-vingt-lrei^'. est le dernier roman de Victor Hu<ro

Pour glonfier la sanglante année révolutionnaire, le^maître a
choisi l'heure de la crise

treTRo^aVst?""'-"";^"" "r^"T' f^ =• f ^""l"^ ^^^""^^ '^^ TM_-
^""^ ^^ Rohespierœ e, de Dan on et les Royal stes essaient de

profiter des discordes civiles et engagé en Vendée une lutte désespérée 1

C'est une invincible révolution et
L'ennemi héréditaire.

Q'importe-t-il (p. in).

DANTON, MARAT, ROBESPIERRE

Quatre-vingt-treize (p. 135).

-■ ■ c QUATRE-VINGT-TREIZE; o-

VICTOR FUGO

« Pas de plus lugubre vision que la Tourgue. Ce qu'on avait sous les yeux, c'était une haute « tour ronde, toute seule au coin du bois comme un malfaiteur. Cette tour, droite sur un bloc de « roche à pic, avait presque l'aspect romain tant elle était correcte et solide, et tant dans cette masse " robuste l'idée de la puissance était mêlée à l'idée de la chute. »

Q'importe-t-il (p. 171).

-« QUATRE-VINGT-TREIZE •—

LA CAHUTE

Maison roulante du vieil original Ursus, philosophe et saltimbanque, qui a recueilli les deux enfants, Gwynpiaine et Déa.

L'Homme qui rit (p. ij).

-^ L'HOWir.'E ou RiT «"

ROCHEGROSSE

Coffre sur lequel Ursus a couché les deux petits.

L'Hoiitm: qui rit (p. i8i)

-» SS

— » L'HOYMZ Q'JI RiT

ROCHEGROSSE

LORD DAVID DIRHY-MOJR

Un grand feigneur de la Cour d'Elisabeth d'Angleterre.

L' llomni: qui rit ,p 205).

~» L'HONIIVIE aul RIT

ROCHEGROSSE

VALNAY

i^M fiiiattjj t'filiulfiiiiâai^'/itijitfw^fii:::

French dog lui a sauté au cou, l'Anglais est tombé à terre.

(Bug-Jargal. C'est le premier ouvrage de Victor Hugo, à 17 ans. Il y raconte un épisode dramatique de la révolte des noirs à Saint-Domingue, en 1791. Bug-Jargal, héros du récit, est un nègre esclave d'un colon de l'île; il aime en secret la fille de son maître, fiancée à son cousin, Léopold d'Auverney. Celui-ci a sauvé la vie à l'esclave condamné pour rébellion, et, lorsque commencent les massacres des blancs, Bug-Jargal protège la jeune fille qu'il aime et sauve à son tour le fiancé qu'il hait. Grâce à son dévouement, les jeunes gens échappent à tous les périls et Bug-Jargal se fait fusiller par les blancs.)

«LES IKARALLELS DE LA WET»-

VIERGE

Voici en quels termes l'illustre poète a lui-même défini le but de cette œuvre dans une lettre publiée à l'apparition du Livre :

« J'ai voulu glorifier le travail, la volonté, le dévouement, tout ce qui fait l'homme grand. J'ai voulu montrer que le plus implacable des abîmes, c'est le cœur, et que ce qui échappe à la mer n'échappe pas à la loi divine. »

LA MORGUE

•r ... Le soldat se retourna et partit d'un brusque éclat de rire à la vue de son singulier interrupteur... »

ff-in (il l'lande (p s)-

H. nt d'I'l nde est le second roman de Victor Hugo, mais déjà son génie mieux à Taïie a fait une œuvre d'un puissant intérêt. Ce roman Scandinave a des héros qui annoncent Quasimodo et des beautiji qu n'appartiennent plus qu'à lui.

HAN D'ISLANDE

ROCHEGROSSE

H. SCOTT

§S5î;;sSS«sssj^>>ïs^»^^j>>>^v^^^ \ ww ww v\\

ii| I I ; imimim

LA DEBACLE

Le Coup d'Etat ne surprit pas Victor Hutq. Il l'avait préva et pré.lit. Témoin de ce forfait, il le raconte avec toute la puissance de son talent et de son indignation. C'est une page d'histoire superbe, un drame poignant, que Victor Hugo écrivit dès les premiers mois de son exil. De là il prédisait la Débâcle, il la sentait s'amonceler sur la tête de celui qui faisait douter qu'il y eu une justice.

NapoUon If Petit (p. 17).

ED. MORIN

Ce que l'on vit au cimetière Montmartre la nuit du 5 décembre.

" Un vaste espace, resté vague jusqu'à ce jour, fut utilisé pour l'inhumation de quelques-uns des massacrés. Ils étaient ensevelis la tête en dehors, afin de pouvoir être reconnus... »

Napoléon le Petit (p. ici).

histoire: D'un crime »—

JEAN-PAUL LAURENS

MORT DE BAUDIN

« Il était resté debout à sa place de combat sur l'omnibus. Trois balles l'atteignirent. Une le « frappa de bas en haut à l'œil droit et pénétra dans le cerveau. Il tomba. Il ne reprit pas connaissance. Une demi-heure après il était mort. On porta son cadavre à l'hôpital | Sainte-Marguerite. »

histoire d'un Crime (p. 169).

HISTOIRE D'UN CRIME

JEAN-PAUL, LAURENS

<? Au moment où ils arrivaient à ce boulevard désert du Gros-Caillou dont nous venons de < parler, le sergent se rapprocha vivement du prisonnier et lui dit vite et bas :

« — On n'y voit pas clair. C'est un endroit noir. À gauche il y a des arbres. Gagne au large.

« — Mais, dit le prisonnier, on tirera sur moi!

« — On te manquera.

« — Mais si l'on me tue?

« — Ce ne sera pas pire que ce qui t'attend I

« Le prisonnier comprit, serra la main du sergent, et, profitant de rinter\alle entre la haie et « l'arrière-garde, d'un bond il se jeta hors de la colonne et se perdit dans l'obscurité sous les € arbres.
»

Ili:itoire tfttt Crimf {p. 357}).

CHOSSES VUES

Victor Hugo avait une profonde affection pour Balzac, ce compagnon des premières heures, ce claqueur enthousiaste à'Hirnani, ce romantique échevelé, dont la tête robuste et la puissante carrure faisait autant d'effet sur les bourgeois que le gilet rouge de Théophile Gautier. Sa mort lui fut cruelle. Il termine ainsi le récit de la visite qu'il lui fit peu d'heures avant sa mort. « Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide; en traversant le salon, je retrouvai le buste immobile, impassible, altier et rayonnant vaguement, et je comparai cette mort à l'immortalité.

Choses vues (p. 5i =).

CHOôts VUES

L'ESPION HUBERT

Choses vues est une œuvre à part dans l'immense production de Victor Hugo.

Nous voyons ici notre grand poète, journaliste, chroniqueur; il ne dédaigne même pas les faits divers. Mais sous sa plume vertigineuse, comme tout prend du relief et de la couleur et quels drames profonds il indique en quelques pages !

L'espion Hubert, que nous reproduisons, est une des scènes poignantes de l'exil, de [tous les temps. Parmi les malheureux il y a plus malheureux encore, celui qui las de souffrir vend ses frères pour un peu d'argent. Le proscrit Hubert était un espion. Jugé, condamné à mort par les réfugiés, il allait être exécuté quand Victor Hugo intervint et le sauva. Victor Hugo termine son « Article » par ces mots :

« En remuant mes papiers, j'y ai trouvé une lettre de Hubert, il phrase triste : « La faim est mauvaise conseillère. » Hubert a eu faim.

y a dans cette lettre une Choses vues (p. 236).

VICrOft HUGO RXCONTE «— PAR UN TEMOIN OE SA VIE

L. O. MERSON

Avec une volonté d'impartialité sévère et absolue, la plus entière abnégation de sa personnalité comme du rôle qu'elle a joué, M^o

Victor Hugo raconte, d'une plume aisée et élf gante, le événements de la vie du grand poète auxquels elle a été mêlée.

Victor Hugo raconté par un témoin Hc sa vie (p. i).

AVANT LEX|i

VOGEL

lîWlBfïïlii^^ Ti

LE ROCHER DES PROSCRITS A JERSEY

Le 2 novembre 1835, Victor Hugo quitta Jersey. Il alla à Guernesey. Voici ce qui s'était passé: le samedi 27 octobre 1855, à 10 heures du matin, trois personnes se présentèrent à Marine Terrace et demandèrent à parlera M. Victor Hugo et à ses deux fils. L'une d'elles était le connétable de Saint-Clément chargé par le gouverneur de Jersey de lui signifier l'ordre de quitter l'île pour avoir apposé sa signature au bas de la v Déclaration ;i. affichée dans les rues de Saint-Hélier, et il en (ut de même pour ses deux fils. Ils quittèrent cette île et Victor Hugo dit :

« Une terre où il n'y a plus d'honneur me brûle les pieds. *

Pendant l'Exil (p. 7?).

JOHN BROWN

Julia Brown fut condamné à être pendu pour avoir tenté la délivrance des esclaves de la Virginie. Cela se passait en 1859. Victor Hugo, ému, adressa une supplique aux Etats-Unis, démontrant dans quelles conditions le procès s'était déroulé. Peine inutile, John Brown fut exécuté. C'est alors qu'il fit le remarquable dessin qui orne le volume.

Pendant l'Exil (p 80).

L'ATTAQUE NOCTURNE PLACE DES BARRICADES

Il élève la voix et dit à cette foule : « Vous êtes des misérables I *
Puis il referme la fenêtre. Au moment où il la refermait, un fragment de pavé, qui est encore aujourd'hui dans sa chambre, crève la vitre à un pouce au-dessus de sa tête, y fait un large trou et roule à ses pieds en le couvrant d'éclats de verre, qui, par un hasard étrange, ne l'ont pas blessé...

Depuis l'Exil (p. 63).

LE RHIN

VICTOR HUGO

Voici Victor Hugo voyageur et touriste. Nous le trouvons le carnet à la main, prenant des notes et des croquis, couvrant ses albums d'esquisses qui ne seraient désavouées par aucun professionnel. Avec quelle liberté de crayon et quel bonheur d'e.\pre3s-lo;i il a su croquer ces vieilles maisons, ces burgs qui ornent les bords du Rhin ! Rien d'intéressant et de curieux comme de voir le paysag écrit à côté du paysage dessiné :

« Aucune touche discordante, aucune façade blanche à contre-vents verts ne dérange l'austère ■ ; harmonie de cet ensemble. Tout y concourt, jusqu'à ce nom, Bacharach. qui semble un ancien c cri de bacchanales, accommodé pour le sabbat. »

Le R/iin (p[^] 79).

__-. Ss

PARIS

PARIS

« Ce qui complète et couronne Paris, c'est qu'il est littéraire.

« Le foyer de la raison est nécessairenfient le foyer de l'art. Paris éclaire dans les deux sens : d'un côté la vie réelle et de l'autre la vie idéale. Pourquoi cette ville est-elle éprise du beau? Parce qu'elle est éprise du vrai. »

Paris (p. 2).

GAVA R NI

CLAUDE gUEUX

Brochure que Victor Hugo publia en 1834, à l'occasion de l'exécution de Claude Gueux, lequel avait tué dans des circonstances particulières qui excusaient son crime. Le poète avait intercédé vainement pour lui. Il commençait ici la campagne qu'il devait poursuivre toute sa vie contre la peine de mort.

HAMLET

En même temps que François Hugo, un des fils du Maître, traduisait Shakespeare, le commentant et l'ornant de recherches historiques qui en font une œuvre du plus puissant attrait, Victor Hugo, de son côté, étudiait le grand poète anglais.

Nul ne l'a plus profondément pénétré et admiré plus sainement; d'une érudition étonnante, ce livre retient et passionne.

S/ukcspeiire (p. 69).

L'AVEU

Il ne se peut rien de plus frais, de plus suave, de plus pur, de plus passionné, en même temps, que le roman d'amour qui s'intitule Lettres .f la Fiancée. Victor Hugo avait aimé dès l'enfance sa petite compagne de jeux, Adèle Foucher; elle devint la compagne de

sa vie. Ces lettres resteront le type de l'amour idéal, qui respecte tout en adorant.

Correspondance. Lettres à la Fimicéf (p. 15).

Théâtre

•PÇJl t^

VOGEL

nV^'

LES BURGRAVES

{Entre un mendiant à la barbe blanche, vêtu d'une robe de bure brune à capuchon, et d'un vieux manteau troué. Il est appuyé sur un grand bâton et s'arrête au haut des degrés. C'est Charlemagne, qui, sous ce déguisement, vient leur parler de justice et de bonté !

Princes, comtes, seigneurs — vous, esclaves, aussi —

J'entre et je vous salue, et je vous dis ceci :

Si tout est en repos au fond de vos pensées.

Si rien, en méditant vos actions passées,

Ke trouble vos cœurs, purs comme le ciel bleu.

Vivez, riez, chantez. — Sinon, pensez à Dieu !

Les Bitrgraves (p. i).

CRÎfi'V.'El L

HILMACHER

Acte II

Ladt Feances

Est-ce par là, mon père, la fenêtre Par où Charles premier,
qu'on osait méconnaître, Pour la dernière fois sortit de Witbe-
Hall .•'

Cromwell, ^i part.

Innocente Frances, que tu me fais de mal!

Cromwell fp^45).

-tt THEATRE EN LI3CRrE

VOGEL

Prends garde. Balminette on voit ta jarretière !

Balminette Qu'est-ce que ça me fait '(

Théâtre en liberté (p. 79).

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/centdessinsextraoohugo>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.